

LE BILAN D'UN SIÈCLE

CENT ANS D'AUDACE DANS LES ARTS ET LES SCIENCES

Ce siècle est caractérisé par la tendance qu'on y a vu dominer, l'honneur du dix-neuvième siècle sera sans doute d'avoir, dans tous les ordres d'activité montré une hardiesse dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Dans cette marche en avant du siècle, la France a eu une large part, et c'est d'elle souvent qu'est venue l'initiative.

Rappeler les magnifiques efforts des hommes qui nous ont précédés, c'est montrer l'obligation qui s'impose à nous leurs héritiers, de ne pas démeriter, mais au contraire ne conserver intacte et d'entretenir dans notre pays cette flamme généreuse, cette ardeur et cet esprit d'entreprise qui mènent aux grandes découvertes et font franchir à l'humanité une nouvelle étape dans la voie du progrès.



Le départ de la diligence. - D'après le tableau de Boilly

La diligence va partir ; pour faire le trajet de Paris à Marseille, elle mettra huit jours, pendant lesquels les voyageurs resteront assis l'un contre l'autre dans la lourde voiture. Personne n'aurait été assez audacieux pour annoncer que moins de cent ans après on accomplirait le même voyage en douze heures !

Vers le milieu du second Empire, un critique célèbre et peu suspect de bienveillance excessive à l'égard de son temps assurait que « les soixante premières années du XIXe siècle étaient plus de la moitié d'un grand siècle ».

Ce jugement, le reproduirait-il, en le complétant, aujourd'hui que le destin de ce siècle s'est achevé ? Il faut le croire : les quarante dernières années ne nous ont épargné ni les deuils, ni les tristesses; mais ne soyons pas injustes envers la destinée : les sujets de joie et d'orgueil ne nous ont pas non plus manqué; et quant à l'esprit français lui-même, on n'aperçoit pas qu'à travers les jours sombres ou prospères il ait perdu de sa vigueur et de sa fécondité. Toutefois, la modestie sied à qui juge son temps: c'est la postérité qui a décerné au XVIIe siècle le titre de *grand*; le XVIII n'est pas assuré qu'on lui conserve l'ambitieux surnom « siècle de la raison » dont il s'est décoré lui-même.

Laissons donc à ceux qui viendront après nous le soin de décider si notre siècle fut grand. Mais qu'il ait cherché du moins, par une incessante impatience du mieux dans tous les ordres de l'activité humaine, à mériter ce beau titre, c'est sans doute ce qu'on ne lui contestera pas. Et si le respect des règles et de la tradition semble être le trait caractéristique du XVIIe siècle, nul ne niera que l'audace, audace périlleuse parfois, parfois audace féconde en résultats merveilleux, ait été la marque commune et singulière de nos artistes, de nos écrivains, de nos savants. En peinture, en sculpture, en musique, comme dans la littérature et dans les sciences, ç'a été un même désir de tenter des voies nouvelles. Cette hardiesse généreuse est le trait commun par lequel se ressemblèrent tous ceux qui ont marqué dans le siècle.

DANS LES BEAUX-ARTS, LA FAVEUR EST ALLÉE AUX RÉVOLUTIONNAIRES

L'exemple qu'en donnent les beaux-arts est frappant. Gros, le peintre si hardi déjà pour son temps et si neuf, n'est pas mort, que deux hommes ont paru, l'un qui montre la route à l'école qui va naître, c'est Géricault, l'auteur, mort trop jeune, du *Cuirassier blessé* et du *Radeau de la Méduse*; l'autre qui donne son maître à cette école, c'est Delacroix.

Maître, le mot n'est pas tout à fait exact: car Delacroix c'est le signe de l'originalité suprême n'eut pas de disciples. Mais son nom domine bien véritablement toute la période romantique de l'histoire de l'art; à défaut de son enseignement, son exemple achève d'affranchir les artistes nouveaux du joug des superstitions surannées et leur persuade de rechercher, aux dépens même d'une froide régularité, la vie, le mouvement, la couleur.

Le Radeau de la Méduse. - D'après le tableau de Géricault.

L'un des premiers, Géricault manifesta en peignant ce célèbre tableau cet esprit d'audace, hardi et novateur, qui devait être dans toutes les branches de l'activité humaine la marque de notre siècle. Rompant avec certaines traditions routinières pour ne plus rechercher que la vie, le mouvement, la couleur, qui contribuent tant à l'intérêt dramatique de cette composition superbe, Géricault montra la voie à notre école romantique de peinture.



C'est de 1821 que date le *Virgile introduisant Dante aux enfers*. Et il n'est pas inutile de rappeler que le premier qui salua, dès son apparition, le génie de l'artiste, était un jeune écrivain qui faisait alors ses débuts comme critique d'art, en attendant qu'il conquît la gloire comme historien, comme orateur et comme homme d'État : Adolphe Thiers. «Aucun tableau, disait-il, ne révèle mieux, à mon avis, l'avenir d'un grand peintre que celui de M. Delacroix. Je ne sais quel souvenir des grands artistes me saisit à son aspect; j'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement.»

Nous n'avons pas ici à suivre la carrière de Delacroix, ni même à rappeler ses chefs d'œuvre qui témoignent d'un art parfois incorrect et tourmenté, mais incomparablement expressif et profond. Nous ne pouvons pas cependant ne pas rappeler la divergence fameuse des coloristes et des dessinateurs s'abritant les premiers du nom de Delacroix, les seconds du nom d'Ingres.



Une transformation dans l'art du paysage.

Avec Corot, Millet, Rousseau, avec tous les grands paysagistes de notre siècle, l'art du paysage se transforme. Aux paysages apprêtés du siècle dernier, ces artistes substituent des visions plus proches de la réalité, et chacun d'eux, en gardant son originalité, s'efforce d'être un interprète exact des mille aspects de la Nature.

C'était en réalité, sous d'autres noms, la querelle éternelle de l'esprit novateur et de l'esprit de tradition. En fait, il se trouve que ce dernier était, lui aussi, représenté cette fois par un très grand artiste. Chose curieuse toutefois : si l'on devait juger du caractère par les oeuvres, il semblerait que le plus calme, le plus olympien (les deux rivaux dans la lutte, ce dût être l'auteur de *l'Apothéose d'Homère*. Il n'en était rien. Le plus intolérant et le plus irritable des deux, il ne semble pas que ç'ait été Delacroix. Un peu avant l'ouverture de cette Exposition de 1855 qui, en étalant pour la première fois à tous les yeux la richesse de l'art français dans la première moitié du siècle, marqua une grande date dans l'histoire même de notre peinture, Delacroix entra s'installant dans la salle où les Ingres étaient déposés : « Là, disait-il plus tard à M. Amaury Duval, j'ai pu examiner de près, par terre, le *Plafond d'Homère*; je n'ai jamais vu exécution pareille, c'est fait comme les maîtres, avec rien; et de loin tout y est ». Or, pendant la visite de Delacroix, Ingres était entré et avait salué froidement son rival. Puis, quand celui-ci fut sorti, appelant un garçon : « Ouvrez toutes les fenêtres, lui criait-il; ça sent le soufre, ici ! »

Le soufre ! Et en effet le romantisme, de son propre aveu, n'est-ce pas Satan ? n'est-ce pas Méphistophélès ? N'est-ce pas l'horrible, le grimaçant, le tourmenté ? Le plus amusant, c'est que Delacroix n'eût pas été, en s'exceptant lui-même naturellement, très éloigné de souscrire au jugement de son ennemi. Oui, Delacroix, ce romantique, ce révolutionnaire, professait l'admiration la plus vive, en littérature et en musique, pour les génies les plus classiques, un Virgile, un Racine, un Mozart. Berlioz l'indignait avec ses excès et ses bizarreries.

« Je sais, disait-il, que l'on me compare souvent à lui; mais je n'ai mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Se croyait-il lui-même par hasard le docile écolier de la tradition ? En tout cas, par ses sentiments comme par son oeuvre, ce génie complexe et puissant reste isolé.

La vie aux Champs. - Les Glaneuses, d'après le tableau de Millet.

Quelle impression neuve et saisissante de la nature nous donnent les tableaux de Millet ! C'est la vie des champs, c'est le labeur des paysans que nous retrace le grand artiste.



Ses contemporains n'en jugeaient peut-être pas ainsi. Et aimait à rapprocher du sien des noms qu'ils destinaient à une égale célébrité, ceux d'Eugène Delacroix et de Louis Boulanger : à entendre les romantiques, le premier « avait ressuscité et éclipsé Véronèse » avec sa *Naissance de Henri IV*; quant au second, qui était un ami particulier de Victor Hugo, « ce n'eût pas été assez, dit Maxime Du Camp, traduisant la pensée de ses amis, du Tintoret et du Titien pour lui préparer sa palette ».

La postérité s'est chargée de remettre les choses au point. Mais il n'importe; ce qui chez les peintres de ce temps, grands ou médiocres, séduit d'abord l'opinion publique, c'est ce qu'elle découvre ou ce qu'elle croit découvrir en eux de hardiesse et de nouveauté.

Et remarquons-le : la sympathie du siècle n'est pas partielle; elle s'adresse tour à tour ou tout ensemble aux écoles les plus diverses; elle va des poétiques et vaporeux paysages de Corot aux puissantes études de Théodore Rousseau, aux compositions saisissantes de Millet; elle va des brutalités savantes de Courbet à l'idéalisme vigoureux de Puvis de Chavannes. Mais, si variées que soient les théories de ces maîtres, l'accord se fait sur un point : tous ils ont, en dehors des sentiers battus, essayé, par un vigoureux effort de leur personnalité, d'atteindre la vérité ou ce qu'ils ont nommé de ce nom.

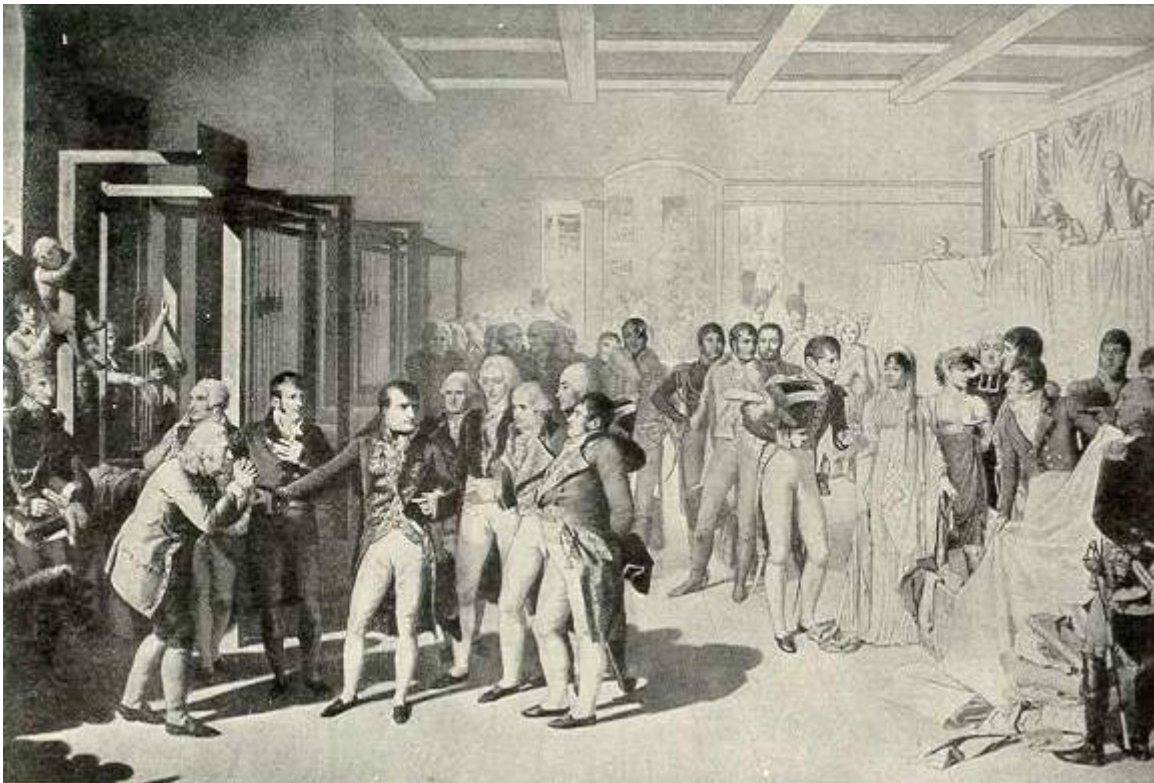
Même mouvement dans la sculpture. Elle est par excellence l'art du nu et du symbole, l'art des vérités essentielles. Qui donc marque pourtant la grande date de l'histoire de la sculpture française de notre siècle? Est-ce l'oeuvre la plus parfaite? Non, tant s'en faut, mais c'est la plus audacieuse, la plus vivante, la plus neuve! C'est le bas-relief de Rude à l'Arc de Triomphe, *la Marseillaise*.

JAMAIS LES PROGRÈS DE LA MUSIQUE N'AVAIENT ÉTÉ SI RAPIDES

Mais c'est en musique surtout que cette tendance d'esprit du siècle s'est révélée. Aucune époque peut-être n'a compté plus de grands musiciens : allemands, italiens, français, nous en avons applaudi à Paris, pour leur verve et leur abondance : Rossini; pour leur style impeccable : Mendelssohn; pour leur poésie : Schumann; pour leur puissance dramatique : Meyerbeer; pour leur élégance aisée : Auber. Mais, au-dessus de tous ces noms et d'autres encore aussi justement fameux, il en est deux qui s'élèvent d'une supériorité éclatante, incontestable : Beethoven et Wagner, deux révolutionnaires, nourris de la tradition sans doute, mais qui ne trouvèrent qu'en eux-mêmes, par cet effort profond du génie qu'aucun exemple n'enseigne, ces chants jusque-là inentendus, d'une intensité expressive incomparable.

Et quel est, après eux, celui dont le nom est aujourd'hui le plus populaire ? C'est un compositeur qui leur est sans doute inférieur à l'un et à l'autre, ce Berlioz, ami de l'étrange et du bizarre, médiocrement instruit de son art, dénué de souplesse dans l'invention mélodique, mais qui, par son éclat, sa couleur, son dédain des procédés vieilliss, apparaît à tous, sinon comme le plus grand, du moins comme le plus audacieux des musiciens.

Qu'Auber serait surpris, s'il revenait au monde ! Wagner aujourd'hui règne à l'Opéra, Berlioz dans nos salles de concert, et c'est *Haydée* et *les Diamants de la Couronne* qu'on relègue à l'Opéra Populaire, où encore ils ne font pas leurs frais ! Dédain excessif d'ailleurs et peu équitable, mais qui fait bien juger de la direction du goût public : le peuple lui-même s'est laissé gagner aux sentiments des connaisseurs et des artistes; il est comme la fortune : ce sont les audacieux qu'il favorise.



L'Industrie au début du siècle. - Le Premier Consul visitant une manufacture de tissage, en 1802, d'après un dessin de J.-B. Isabey.

Sous l'impulsion des découvertes dues aux efforts des grands savants et inventeurs de notre siècle, l'industrie subit en moins de cent ans de prodigieuses transformations. Quel frappant contraste entre cet atelier de tissage que nous représente Isabey, avec ses nombreux métiers qui exigeaient de grandes dépenses de main-d'oeuvre, et nos usines modernes, avec leurs machines qui ont complètement bouleversés les procédés de travail !

Certes, d'ailleurs, ces novateurs ne triomphent pas sans lutte ! Contre eux l'intérêt et la routine se coalisent. Mais, pour venir à bout de l'obstacle, il n'a pas fallu des siècles : d'une génération à l'autre, le progrès s'est accompli, définitif, et c'est au parti de l'audace que le public est gagné. Qui n'a lu chez quelques contemporains le récit de la première représentation du *Tannhauser* à Paris en 1861 ? «Un dernier ennui, mais colossal, dit Mérimée dans une lettre à l'Inconnue, a été *Tannhauser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano.

La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre, et pour faire commencer des applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait, mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait, sous la loge de Mme de Metternich, que les Autrichiens prenaient la revanche de Solferino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs, et qu'on se *tanne aux airs*. Tâchez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne préparation pour cet infernal vacarme. Le fiasco est énorme : Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie.»



Les journées révolutionnaires. - Formation d'une palissade en 1830, d'après une lithographie de Bellangé.

Thiers "Le Libérateur du Territoire", acclamé à la Chambre des Députés, d'après le tableau de Ullman.

C'est au milieu de ses malheurs qu'une grande nation sait donner au monde la mesure de son énergie, de son courage et de sa hardiesse. La France vaincue en 1870 s'est ressaisie aussitôt, soutenue dans son oeuvre de relèvement par des hommes de coeur qui, comme Thier, surnommé le Libérateur du Territoire, nt mis leur talent et leur audace au service de la patrie.



UNE BATAILLE LITTÉRAIRE

Il n'est point dans tout le cours de notre histoire littéraire d'épisode plus célèbre que celui de la *révolution* romantique. Car c'est bien là le nom qui reste à l'éclatante et fougueuse tentative des poètes de 1830. Par quels caractères essentiels peut-on définir le romantisme ? De qui procède-t-il et de quelles circonstances ? Autant de points sur lesquels les critiques discutent. Mais sur cette idée d'une *révolution* accomplie par les romantiques, tout le monde s'accorde; elle est devenue populaire. Et cette révolution, comme bien d'autres, fut mélangée de bien et de mal; on en peut déplorer les excès, les erreurs : dans son ensemble, il n'est pas contestable que, par son caractère libérateur, par l'audace juvénile qui l'anima, elle ait pour jamais conquis l'âme des hommes de ce siècle.

Aujourd'hui encore , après soixante-dix-ans écoulés, nous ne pouvons relire sans joie et sans sympathie les amusants récits de la première représentation d'*Hernani*.

Une députation d'auteurs classiques avait adressé à Charles X une supplique pour lui demander d'interdire une pièce qui devait être un défi au respect de toutes les traditions, à toutes les règles du bon sens et du bon goût. Le roi les avait éconduits : « En pareille occurrence, avait-il dit, je n'ai d'autre droit que celui de ma place au parterre ».

Démarche avortée donc, mais qui pouvait tout laisser craindre. Les claqueurs de théâtre eux-mêmes n'étaient-ils pas soudoyés, et ne devaient-ils pas faire défection ? Les romantiques résolurent de se passer de leur concours douteux. Mais par qui les remplacer ? Par des artistes, apprentis peintres et sculpteurs que les amis du poète, Gérard de Nerval surtout, allèrent racoler dans les ateliers romantiques. Pour signe de ralliement, on leur distribua des cartes rouges timbrées du mot espagnol *hierro*, fer.

Théophile Gautier, pour sa part, devait amener une escouade de six combattants : il se mit à leur tête, reconnaissable à ses longs cheveux et à son *gilet rouge*. Gilet célèbre qui, d'ailleurs, était un pourpoint : c'est Gautier lui-même qui rectifie l'erreur accréditée sur cet important sujet; ce pourpoint, le jeune homme l'avait commandé expressément, au grand émoi de son tailleur, qui avait peur des railleries de ses confrères, et il en avait surveillé l'exécution. Quoi qu'il en soit, dès deux heures de l'après-midi, Gautier et les autres chefs de groupes avec leurs compagnons pénétraient dans la salle de spectacle et se logeaient les uns au parterre, «prêts à donner avec ensemble sur les Philistins au moindre signe d'hostilité»; les autres «aux places hautes, aux recoins obscurs du cintre, sur les banquettes de derrière des galeries, à tous les endroits suspects et dangereux où pouvait s'embusquer dans l'ombre une clef forée, s'abriter un claqueur furieux, un prud'homme épris de Campistron et redoutant le massacre des bustes par des septembriseurs d'un nouveau genre.»

Un peu avant huit heures, les gens graves firent leur entrée. «L'orchestre et le balcon, dit Gautier, étaient parés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle.» Enfin les trois coups retentissent; le rideau se lève : dès les premiers mots du second vers, les partis se déchaînent.

On se souvient du début d'*Hernani*. La duègne est seule; elle entend frapper et dit :

- Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier...
- Dérobé....

A ce rejet hardi, les classiques s'indignent; les romantiques applaudissent. Dès lors, c'est une succession de murmures qui semble à chaque instant annoncer de nouvelles tempêtes.

C'étaient pourtant les plus fous cette fois qui se trouvèrent les plus sages. L'événement leur donna raison : au bout de peu de temps, le succès d'*Hernani* ne fut plus douteux pour personne : ici encore l'audace, - l'audace du génie, - avait vaincu.

Victoire qui ne fut pas sans retour, il est vrai. Un moment vint où l'opinion se détacha du drame romantique et s'éprit à nouveau de formes d'art plus simples. N'importe : l'esprit qui avait animé la révolution romantique, sinon toutes les oeuvres du romantisme, l'esprit de nouveauté, de liberté, de vérité, de hardiesse, subsistait, et c'est lui qu'on retrouve jusque dans les tentatives en apparence les plus opposées au romantisme.

Quand parurent les premières oeuvres de l'école réaliste, quelles révoltes ou quelles réserves, d'ailleurs justifiées, elles provoquèrent !

Mais, en dépit d'excès et d'exagérations regrettables, elles attestaient le légitime souci de traduire la réalité telle qu'elle est.

Ce goût de la nouveauté hardie peut d'ailleurs nous rendre injustes envers les écrivains comme envers les artistes. De là, par exemple, le discrédit momentané de certains auteurs que leur bon sens et leur probité devraient nous faire estimer. Tout n'est pas bon dans ce goût de la nouveauté et de la hardiesse quand même. Mais il faut l'avouer: ceux que nous écoutons, ceux que nous prenons le plus volontiers pour guides, ce ne sont plus ceux dont l'art et la pensée suivent à mi-côte les voies accoutumées et sûres. Ce sont ceux qui se frayent hardiment leur chemin jusqu'aux sommets d'où la vérité se découvre sans voiles, d'où la vue aussi s'étend vers des horizons plus larges, d'où l'esprit s'élance vers des espérances sans limite.



La bataille de l'Alma (1854), d'après le tableau de Pils.

C'est surtout quand on étudie notre histoire militaire, si glorieuse en ces cent dernières années, que l'audace apparaît bien comme la vertu dominante de notre siècle. "Nos soldats ne marchent pas, ils courent", écrivait le Maréchal de Saint-Arnaud au lendemain de la bataille de l'Alma, une de nos plus brillantes victoires.

LE PLUS GRAND GÉNIE SCIENTIFIQUE DU SIÈCLE

Ces espérances, les moralistes peuvent bien les concevoir; mais elles ne se réaliseraient pas sans les découvertes des savants.

Dans le domaine de la science, à vrai dire, notre siècle n'a pas apporté un esprit différent de celui qui avait inspiré les savants des autres siècles. De tout temps, en effet, les savants ont eu une sorte de confiance méthodique et hardie dans le progrès indéfini de la science, ils ont toujours aspiré à dépasser sans cesse les bornes des connaissances acquises. Mais ce mouvement s'est accéléré par le mouvement même; les découvertes sont nées des découvertes, et, avec le poète, nous sommes tentés d'affirmer que jamais encore la pensée scientifique n'avait osé donner une aussi téméraire envergure à son vol.

Nous ne pouvons ici ne fût-ce qu'esquisser le récit des travaux des grands génies scientifiques de notre siècle, ceux des physiciens, un Ampère, un Biot, un Fresnel; des chimistes, depuis Chaptal jusqu'à J.-B. Dumas et à Berthelot; des astronomes, de Laplace à Leverrier; de tous ceux qui, depuis Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire jusqu'à Broca et à Claude Bernard, ont renouvelé les sciences naturelles, fondé la paléontologie, la biologie, l'anthropologie, la physiologie; des médecins enfin et des chirurgiens illustres, depuis Broussais et Magendie jusqu'à Charcot, le premier dont l'autorité ait donné définitivement droit de cité dans les sciences aux phénomènes jusque-là suspects de l'hypnotisme.

Mais comment ne pas citer à part le nom de l'homme au grand et bienfaisant génie qui a rempli de sa renommée la seconde moitié de notre siècle, de ce Pasteur, qu'il ne faut pas moins admirer pour l'unité des vues philosophiques qui engendrèrent et dirigèrent tous ses travaux que pour l'importance de ses découvertes et la fécondité de ses théories ?

Les bienfaits de la Science. - Un séance de vaccination, d'après le tableau de Dagnan-Bouveret, peintre contemporain.

Quelle simplicité touchante dans cette scène et comme elle est bien caractéristique de tous les bienfaits que le peuple doit aux efforts, à l'esprit de hardiesse généreuse des grands savants de notre siècle !



Mais ce jour-là quelque chose reparut en nous, de cette admiration et de cette foi que les poètes prêtèrent aux hommes des époques mythologiques à l'égard des héros destructeurs de monstres. Il semblait que désormais nulle espérance ne dut plus paraître trop audacieuse : si la rage était vaincue, de quelle maladie la méthode nouvelle ne permettrait-elle pas de triompher ? Et, chose admirable ! cet enthousiasme, qui pouvait n'avoir qu'un jour, s'est trouvé durable ! Rien n'ébranlera plus désormais la confiance des hommes dans la fécondité des théories de Pasteur, et quand l'un des plus grands parmi les élèves du maître, quand le docteur Roux découvrit le vaccin de l'horrible diphtérie, le monde en accueillit la nouvelle avec de nouveaux transports d'admiration et de reconnaissance; mais il n'en éprouva point de surprise. Il sait, en effet, il sait de science certaine, que le choléra, que la phtisie, se guériront demain, comme se guérissent aujourd'hui la rage et le croup. Le principe est trouvé, il suffit maintenant que ses fécondes conséquences se développent l'une après l'autre.

Ce n'est qu'une affaire de temps; mais le succès n'est pas douteux. Notre incrédulité serait pour ceux qui essaieraient aujourd'hui de nous faire renoncer à des espérances si justifiées .

Quel souvenir que celui de cette séance de la fin de 1885 à l'Académie des sciences où Pasteur, dans une note aussi émouvante que modeste, annonça à l'illustre compagnie qu'il avait découvert le vaccin de la rage ! Célèbre déjà par la guérison, si magnifiquement fructueuse, des maladies de la bière et des vers à soie, du charbon des animaux et du choléra des poules, il avait été encore grandi aux yeux de l'humanité par ses découvertes sur les maladies virulentes : n'avaient-elles pas donné naissance, en effet, aux procédés de l'antisepsie et, par là, fait accomplir, du jour au lendemain, à la médecine et à la chirurgie, le plus assuré, le plus prodigieux de leurs progrès ?

LES APPLICATIONS DE LA SCIENCE ONT CHANGÉ LES CONDITIONS DE LA VIE SOCIALE

Celles que lui ont fait concevoir les applications de la science, de plus en plus diverses, de plus en plus puissantes, ne souffrent pas davantage de se laisser arrêter dans leur essor.

Depuis Richard Lenoir, Philippe de Girard et Jacquard, toutes les branches de l'industrie se sont transformées. Partout la machine a remplacé la main de l'ouvrier et multiplié la production dans des proportions qui eussent paru jadis invraisemblables. L'immense usine a partout remplacé les petits ateliers familiaux d'autrefois, changé les conditions de la vie ouvrière et les données anciennes des problèmes économiques. Et quelle révolution que celle opérée du jour où les chemins de fer et le télégraphe ont, dans des proportions inouïes, abrégé les distances !

Avouons-le, il a fallu vaincre bien des résistances et des appréhensions.

C'est en 1837 que fût inaugurée la ligne partant de Paris et destinée au transport des voyageurs. Le point extrême du voyage était Saint-Germain. Nous sourions; on ne souriait guère alors. Que redoutait-on ? Un accident peut-être; et sûrement des fluxions de poitrine : un savant pessimiste avait affirmé que la température des tunnels, cinq fois plus basse que celle de l'air extérieur en été, ne manquerait pas d'être funeste aux voyageurs corpulents et sujets à la transpiration.

Enfin, le 26 août, l'inauguration officielle eut lieu : «La musique de la garde nationale, dit Maxime Du Camp, joua des fanfares pendant le trajet; on fit des discours; personne ne s'enrhuma sous les tunnels; la locomotive n'éclata point; les wagons ne déraillèrent pas, et l'on put croire qu'un voyage en chemin de fer n'était pas nécessairement mortel.»



Les premiers paquebots à vapeur. - La traversée de la Manche en 1825, d'après une lithographie d'Eugène Lami.

Quel bouleversement dans les moeurs, à l'apparition de ces premiers paquebots à vapeur, bien rudimentaires pourtant, si l'on en juge par celui-ci. A l'avant, se trouve une calèche qu'on transporte avec ses propriétaires.

Les voyageurs, groupés sur le pont, n'ont l'air qu'à demi-rassurés. On n'avait pas encore une pleine confiance dans ces machines à roues et l'on tremblait pour faire une traversée maintenant si aisée !

De ce jour notre réseau de chemins de fer n'a cessé de se développer, oh! bien lentement d'abord et au milieu de toutes sortes d'obstacles : l'aveuglement de certains hommes politiques, le sentimentalisme niais de quelques hommes de lettres, les appréhensions des localités timides, des aubergistes des grandes routes, des entrepreneurs de transports par diligences, se coalisèrent contre la merveilleuse invention et n'eurent pas de peine sans doute à persuader d'abord la foule. « Quand nous ouvrimus le chemin de Versailles, rive droite, le 2 août 1830, dit l'ingénieur Serdonnet, on nous jeta des pierres à notre entrée dans la gare. »

Les accidents expliquent pour une part les sentiments du public à l'égard des chemins de fer. Il vaut la peine de rappeler le souvenir du premier désastre qui vint l'épouvanter. Il eut lieu un dimanche, le 8 mai 1842, sur le chemin de fer de Paris à Versailles (rive gauche). Nous en emprunterons encore le récit à l'auteur de *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*. C'était, dit-il, jour de grandes eaux; dix-huit wagons pleins revenaient à Paris remorqués par deux locomotives et poussés par une troisième placée à l'arrière. Un peu au-dessous de Bellevue, à un endroit où la voie est en déblai, la première locomotive, qui s'appelait la *Matthieu-Murray*, brisa net les deux extrémités de son essieu à l'endroit où il s'encastre dans les moyeux. A cette époque, les locomotives n'avaient que quatre roues. La seconde locomotive, brusquement arrêtée dans son élan, versa sur la première.

La dernière locomotive, continuant forcément à pousser le convoi en avant, le plia en hauteur et le renversa sur lui-même. Par un surcroît de précautions insensé, les portières, à cette époque, étaient fermées à clef. Les wagons, culbutés sur les locomotives dont le foyer brisé avait répandu les charbons ardents, prirent feu presque immédiatement, et l'on eut alors un spectacle lamentable. Les voyageurs prisonniers se précipitaient à l'étroite ouverture des portières, luttèrent, s'étranglaient, brûlaient. Soixante-treize cadavres furent retrouvés; je ne compte pas les blessés.

« Les personnes qui, comme moi, sont contemporaines de cet accident n'ont point oublié l'effroi dont Paris et la France entière furent saisis. L'épouvante fut telle, on envisageait les locomotives comme des instruments si particulièrement dangereux, si difficilement gouvernables, qu'il fut très sérieusement question, pour les chemins de Paris à Rouen et de Paris à Orléans qui devaient être prochainement inaugurés, de remplacer la traction mécanique par des attelages de chevaux. »

L'émotion se calma cependant; le Gouvernement de juillet eut l'honneur de fonder, d'une manière effective, officielle et rationnelle, le réseau des chemins de fer français; le second Empire en tripla l'étendue : il embrasse aujourd'hui près de 36000 kilomètres; nos locomotives font franchir à nos express vingt lieues en une heure.

Avant les chemins de fer. - Une diligence de 1830.

Traînées par un attelage de 6 chevaux, ces lourdes voitures constituaient cependant un progrès considérable sur les véhicules qui, au début du siècle, transportaient les voyageurs à travers la France.



Quant au télégraphe électrique, c'est, avec le chemin de fer et le développement du travail à la machine, l'agent le plus puissant qui ait déterminé les conditions nouvelles de la vie sociale au XIXe siècle. C'est en 1832 que Morse invente le « télégraphe électro-magnétique », en 1838 que la première ligne de télégraphie électrique est exploitée en Angleterre. La même année, notre Académie des sciences est saisie de la question, et, dix ans plus tard, une ordonnance royale ouvrait, au ministère de l'intérieur, un crédit extraordinaire de 24000 francs pour la construction d'une ligne de télégraphie électrique entre Paris et Rouen.

La nouvelle invention rencontra aussi des adversaires. Les uns étaient de simples incrédules, les autres (les politiques qui étaient surtout frappés du danger que l'emploi du télégraphe électrique pouvait, à leur avis, faire courir à l'Etat, en facilitant les communications secrètes entre conjurés ! Ces appréhensions bizarres, qu'on dirait inspirées par le souvenir de quelque mélodrame vénitien, ne furent pas tout à fait inoffensives : elles eurent, au moins, pour effet de retarder jusqu'en 1851 l'admission du public à l'usage de ce nouveau mode de correspondance. Encore les particuliers pour user du télégraphe devaient-ils établir leur identité par des pièces probantes, passeports, actes de naissance, signatures légalisées, etc.

Au surplus, le télégraphe coûtait fort cher au début : 3 francs pour vingt mots, plus 12 centimes par myriamètre; le peuple s'en désintéressa alors et n'en fit guère usage. Mais du moins, cette fois, ne redoutait-il pas d'accident. Le pire qui pût se produire, c'était une erreur de transmission causée par quelque négligence des agents ou quelque fâcheuse interprétation d'une dépêche. « Vers la fin du second Empire, raconte Maxime Du Camp, on avait pris des dispositions pour faire disparaître de la Bourse les courtiers de finance non autorisés qui forment ce qu'on appelle la *coulisse*. Un télégramme signé Robert fut expédié de Paris à Bruxelles pour en annoncer la suppression et en même temps la baisse de fonds qui s'était produite tant au parquet des agents de change, dans la journée, que, le soir, à la Petite Bourse, comme on disait alors, c'est-à-dire à la réunion de spéculateurs qui se tenait près du passage de l'Opéra. Au reste, voici la teneur de la dépêche : « Parquet, Opéra, descendu. Coulisse, interdiction de jouer. Robert. » L'expéditeur, sans doute, avait négligé, par économie, les signes de ponctuation. Quoi qu'il en soit, le lendemain, un journal belge, se fondant sur la dépêche reçue, insérait ce fait divers : « Le parquet de l'Opéra est descendu dans la coulisse; par suite de cet accident, on a interdit la représentation de *Robert le Diable*. »



Une grande fête populaire sous la Troisième République. - Les réjouissances du 14 juillet à Paris, tableau de Roll.

Les services rendus par le téléphone seront plus considérables encore lorsque l'invention merveilleuse de Graham Bell, vieille à peine d'un quart de siècle, permettra à la parole vivante de franchir les plus grandes distances.

On nous promet, au premier jour, l'application de la découverte nouvelle de la télégraphie sans fil. Il n'est plus qu'un seul moyen de traverser l'espace dont l'homme n'ait pu s'assurer encore complètement. Le XIXe siècle s'achève sans qu'ait été résolu le problème de la direction des aérostats.

Les débris de la colonne Vendôme, en 1871, d'après un dessin de Pils (1871).

Les statues mêmes ont leur histoire. Brisée, renversée, puis replacée plusieurs fois, au cours du siècle, la statue de Napoléon, qui se dresse au sommet de la colonne Vendôme, se ressentit souvent des violences et des revirements de la foule.



Quoi qu'il en doive être, et quelles que puissent être les découvertes prochaines, la gloire de notre siècle aura été assez belle. Garderons-nous même, en terminant, la réserve que nous nous étions d'abord imposée ? *Siècle audacieux*, écrivions-nous : du siècle de Rude et de Delacroix, de Beethoven et de Wagner, de Pasteur et de Victor Hugo, la postérité ne dira-t-elle vraiment rien de plus ? Elle modifiera sans doute certaines de nos appréciations sur les oeuvres et les hommes. Elle ne tiendra compte que de ce qui est essentiel et ne laissera saillir que les grandes lignes. Mais est-il impossible d'apercevoir dès maintenant ce qui restera significatif de l'oeuvre du XIXe siècle ? La littérature et les arts plastiques y ont inauguré des procédés très différents de ceux qui avaient été jusqu'alors usités ; la musique a fait plus de progrès en cent ans qu'elle n'en avait fait en plusieurs siècles ; les conditions de la vie ont été foncièrement renouvelées, la face du monde a été changée par les applications de la science.

C'est dire que, sur le chemin de l'histoire, le XIXe siècle apparaîtra comme un de ceux où l'humanité aura accompli une de ses étapes les plus hardies.

